

1. Comment écrit-on l'histoire ?
11. Spécificité et problèmes de la connaissance historique
12. Une histoire objective est-elle possible ?
13. Une subjectivité inévitable et assumée



PLAN



2. L'Histoire a-t-elle un sens ?
21. Analyse de la question et position du problème
22. L'Histoire a-t-elle un sens caché ?
23. L'Histoire a le sens que les hommes lui donnent



1 . COMMENT ECRIT-ON L'HISTOIRE ?



11 . SPECIFICITE ET PROBLEMES DE LA CONNAISSANCE HISTORIQUE

DEFINITIONS :

On distingue deux sens du mot *histoire* : ce mot désigne à la fois le devenir de l'humanité et la connaissance que nous en avons.

Histoire : ensemble des événements passés.

histoire : connaissance des événements passés.

Il existe un décalage entre la connaissance du passé et ce passé lui-même.

Quelle est l'ampleur de ce décalage ?

Quelle est alors la valeur de la connaissance historique si elle est basée sur un tel décalage ?

Ce décalage peut-il être réduit ?

Autant de questions qui nous invitent à interroger le statut de l'historien et à définir la façon dont on peut écrire l'histoire.





La connaissance met en rapport un sujet qui connaît et un objet qui est connu. Habituellement, le sujet n'interfère pas sur la nature de l'objet en le connaissant.

Or, en histoire, l'historien fait intervenir sa subjectivité dans le récit qu'il fait des événements. L'histoire est inséparable de l'historien qui la fait.



PARADOXE :

sans l'historien, pas de connaissance du passé ; avec l'historien, introduction d'un élément parasite dans la connaissance qu'il nous livre du passé.

L'historien ne peut pas donner une connaissance objective des événements : **cette particularité peut tourner en reproche.**



Polybe, historien grec du premier siècle avant J.C. et otage des Romains, est partial dans le récit des Guerres Puniques et justifie la destruction de Carthage.

Philippe de Commynes, historien de Louis XI (fin du XVème siècle), fait un récit partial, au nom de l'unité nationale, de la lutte entre le Royaume de France et le Royaume de Bourgogne.



« Il s'en faut bien que les faits décrits dans l'histoire soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés : ils changent de forme dans la tête de l'historien, ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sait mettre exactement le lecteur au lieu de la scène pour voir un événement tel qu'il s'est passé ? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou en resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un objet à divers points de vue, à peine paraîtra-t-il le même, et pourtant rien n'aura changé que l'œil du spectateur. Suffit-il pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé ? (...) Thucydide est à mon gré le vrai modèle des historiens. Il rapporte les faits sans les juger, mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur ; loin de s'interposer entre les événements et les lecteurs, il se dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. »

Rousseau – *Emile*

« La première règle que nous devons nous imposer est donc d'écarter toute idée préconçue, toute manière de penser qui soit subjective (...) Le meilleur historien de l'Antiquité sera celui qui aura le plus fait abstraction de soi-même, de ses idées personnelles et des idées de son temps, pour étudier l'Antiquité. »

Numa Denis Fustel de Coulanges (historien français de la fin du XIXe siècle) – *Questions historiques*

12 . UNE HISTOIRE OBJECTIVE EST-ELLE POSSIBLE ?



FAIT / EVENEMENT

Est-il possible de faire une histoire rigoureusement objective, qui soit débarrassée de tous les encombrements de la subjectivité ?

Le passé est constitué d'une infinité de faits. Or, **il n'y a pas de faits importants en soi** : les faits sont importants pour un homme qui les juge tels.

LE PRISME DE LA SUBJECTIVITE

L'historien doit sélectionner les faits. Or la sélection des faits obéit à des critères subjectifs : l'historien choisit en fonction de sa personnalité, de ses opinions, de ses convictions, de ses croyances, de ses valeurs. **Il n'y a pas de critère objectif pour considérer qu'un fait est digne de mémoire.**

LE PRISME DES DOCUMENTS

En outre, il ne reste du passé que ce que les documents en ont gardé : **les faits ne sont connus que par les documents.** Non seulement il faut faire un choix subjectif parmi les documents, mais encore les documents eux-mêmes sont subjectifs puisqu'ils sont produits par des hommes. Croire se débarrasser de la subjectivité de l'historien en reproduisant les documents, c'est donc se soumettre à une autre subjectivité, celle du témoin.

Qui était Robespierre ?

Maximilien de Robespierre, né à Arras, en 1758, est une des figures marquantes de la Révolution française. Il contribua, par ses discours et par ses actes, au renversement de la monarchie et à l'établissement d'un gouvernement populaire : pour cela, il est considéré comme un homme politique digne de louanges. Mais il participa à l'instauration de la Terreur (à partir de 1793), période où se multiplièrent les exécutions : pour cela, il est considéré comme un être tyrannique et indigne. Les historiens ne s'accordent pas : certains présentent Robespierre comme un héros, d'autres comme un despote sanguinaire.



« Robespierre a incarné la France révolutionnaire dans ce qu'elle avait de plus noble, de plus généreux, de plus sincère (...). Il a succombé sous les coups des fripons. La légende, astucieusement forgée par ses ennemis qui sont ceux du progrès social, a égaré jusqu'à des républicains (...). Ces injustices nous le rendent encore plus cher. »

Albert Mathiez - *Etudes sur Robespierre*

« C'est un abominable personnage. J'ai fait un jour le compte des gens qu'il a fait massacrer par le Comité de salut public ; je n'ai plus le chiffre en tête, mais il est considérable (...). Vouloir le regonfler maintenant est absurde. Il serait scandaleux d'attribuer une rue à un homme qui fit massacrer tant de Français. »

Pierre Gaxotte - interview à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Robespierre en 1958

« Les Thermidoriens l'ont calomnié, et depuis ces ragots courent les rues. (...) A mes yeux, il est le défenseur « incorruptible » de la Révolution de 1789. Là-dessus, il n'a jamais transigé. Il a été le chef de la résistance révolutionnaire. »

Georges Lefebvre - *Le Figaro littéraire*, 10 mai 1958

Deux conceptions différentes de la guerre de 14-18 et des morts qu'elle a entraînés : un dessin d'Abel Faivre, publié le 2 novembre 1918 dans le journal *L'Echo de Paris*, sous le titre « Papa sait-il qu'on est vainqueur ? » ; une photo du tombeau du soldat inconnu à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, à Paris.



Deux conceptions différentes du bolchevisme : une affiche dont le titre est le suivant : « Lénine débarrasse le monde de ses parasites » ; une affiche électorale française de 1920, financée par le patronat et représentant le bolchevik comme « l'homme au couteau entre les dents ».



Deux conceptions différentes de la colonisation : une affiche vantant la qualité du chocolat Banania ; une affiche placardée par le Parti communiste au moment de la célébration du centenaire de l'Algérie française, en 1930.



La bataille de Waterloo, vue par...



Hugo – *Les Misérables*

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons, et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, les chasseurs de la Garde, onze cent quatre-vingt-dix sept hommes, et les lanciers de la Garde, huit cent quatre-vingts lances. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec les pistolets d'arçon dans les fontes et le long sabre-épée. Le matin toute l'armée les avait admirés quand, à neuf heures, les clairons sonnèrent, toutes les musiques chantant « Veillons au salut de l'Empire », ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place de bataille dans cette puissante deuxième ligne, si savamment composée par Napoléon, laquelle, ayant à son extrémité de droite les cuirassiers de Milhaud, avait, pour ainsi dire, deux ailes de fer.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonnes par division, descendit, d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables ; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Étant deux divisions, ils étaient deux colonnes ; la division Wathier avait la droite, la division Delord avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie ; Murat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée ça et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible ; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre.

Ces récits semblent d'un autre âge. Quelque chose de pareil à cette vision apparaissait sans doute dans les vieilles épopées orphiques racontant les hommes-chevaux, les antiques hippanthropes, ces titans à face humaine et à poitrail équestre dont le galop escalada l'Olympe, horribles, invulnérables, sublimes ; dieux et bêtes. Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait.

Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant : Vive l'Empereur ! Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre. [...]

Les cuirassiers se ruèrent sur les carrés anglais, ventre à terre, brides lâchées, sabre aux dents, pistolets au poing, telle fut l'attaque. Il y a des moments dans les batailles où l'âme durcit l'homme jusqu'à changer le soldat en statue, et où toute cette chair se fait granit. Les bataillons anglais, éperdument assaillis, ne bougèrent pas. Alors ce fut effrayant.

Toutes les faces des carrés anglais furent attaquées à la fois. Un tournoiement frénétique les enveloppa. Cette froide infanterie demeura impassible. Le premier rang, genou en terre, recevait les cuirassiers sur les baïonnettes, le second rang les fusillait ; derrière le second rang les canonnières chargeaient les pièces, le front du carré s'ouvrait, laissait passer une éruption de mitraille et se refermait. Les cuirassiers répondaient par l'écrasement. Leurs grands chevaux se cabraient, enjambaient les rangs, sautaient par dessus les baïonnettes et tombaient, gigantesques, au milieu de ces quatre murs vivants. Les boulets faisaient des trouées dans les cuirassiers, les cuirassiers faisaient des brèches dans les carrés. Des files d'hommes disparaissaient broyés sous les chevaux. Les baïonnettes s'enfonçaient dans les ventres de ces centaures...

Stendhal – *La Chartreuse de Parme*

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois, la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

- Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore ; ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

- Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ? - Pardi, c'est le maréchal ! - Quel maréchal ? - Le maréchal Ney, bêta ! Ah ça ! où as-tu servi jusqu'ici ? Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskowa, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui parut horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles : il voulait suivre les autres ; le sang coulait dans la bave.

Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il ne comprenait rien du tout.

Chateaubriand – *Mémoires d'outre-tombe*

Le 18 juin 1815, vers midi, je sortis de Gand par la porte de Bruxelles ; j'allai seul achever ma promenade sur la grand route. J'avais emporté les Commentaires de César et je cheminais lentement, plongé dans ma lecture. J'étais déjà à plus d'une lieue de la ville, lorsque je crus ouïr un roulement sourd : je m'arrêtai, regardai le ciel assez chargé de nuées, délibérant en moi-même si je continuerais d'aller en avant, ou si je me rapprocherais de Gand dans la crainte d'un orage. Je prêtai l'oreille ; je n'entendis plus que le cri d'une poule d'eau dans les joncs et le son d'une horloge de village. Je poursuivis ma route : je n'avais pas fait trente pas que le roulement recommença, tantôt bref, tantôt long, et à intervalles inégaux ; quelquefois il n'était sensible que par une trépidation de l'air, laquelle se communiquait à la terre sur ces plaines immenses, tant il était éloigné. Ces détonations moins vastes, moins onduleuses, moins liées ensemble que celles de la foudre, firent naître dans mon esprit l'idée d'un combat. Je me trouvais devant un peuplier planté à l'angle d'un champ de houblon. Je traversai le chemin et je m'appuyai debout contre le tronc de l'arbre, le visage tourné du côté de Bruxelles. Un vent du sud s'étant levé m'apporta plus distinctement le bruit de l'artillerie. Cette grande bataille, encore sans nom, dont j'écoutais les échos au pied d'un peuplier, et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo !

Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvé dans la mêlée : le péril, le feu, la cohue de la mort ne m'eussent pas laissé le temps de méditer ; mais seul sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de moi, le poids des réflexions m'accablait : Quel était ce combat ? Était-il définitif ? Napoléon était-il là en personne ? Le monde, comme la robe du Christ, était-il jeté au sort ? Succès ou revers de l'une ou l'autre armée, quelle serait la conséquence de l'événement pour les peuples, liberté ou esclavage ? Mais quel sang coulait ? chaque bruit parvenu à mon oreille n'était-il pas le dernier soupir d'un Français ? Était-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouvel Azincourt, dont allaient jouir les plus implacables ennemis de la France ? S'ils triomphaient, notre gloire n'était-elle pas perdue ? Si Napoléon l'emportait, que devenait notre liberté ? Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrît un exil éternel, la patrie l'emportait dans ce moment dans mon cœur ; mes vœux étaient pour l'oppresseur de la France, s'il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère.

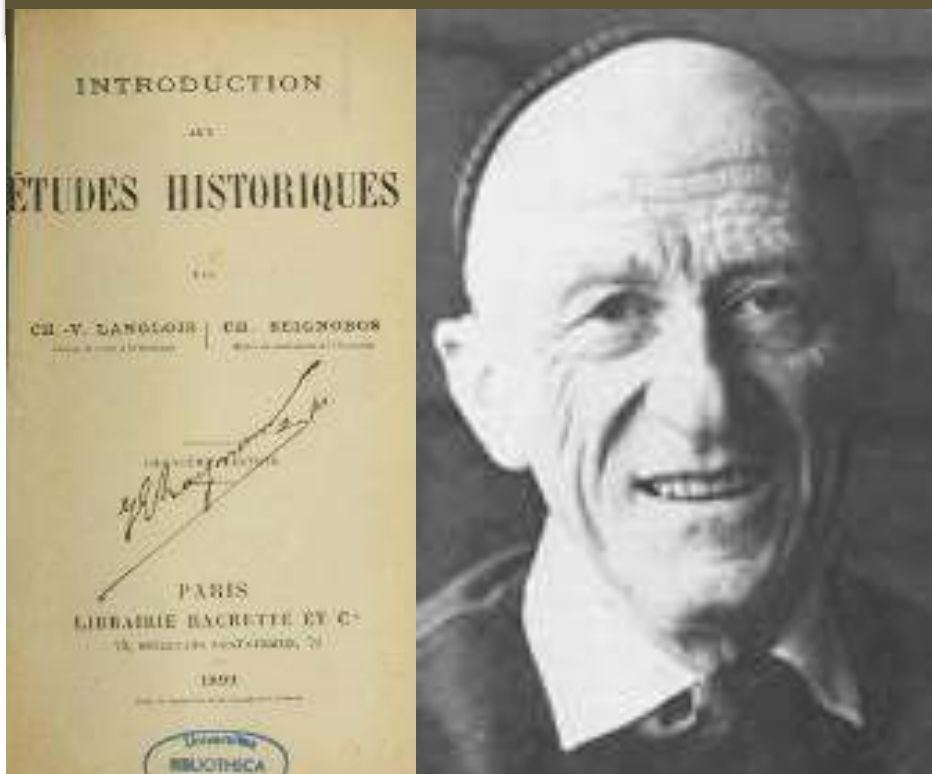
Wellington triomphait-il ? La légitimité rentrerait donc dans Paris derrière ces uniformes rouges qui venaient de reteindre leur pourpre au sang des Français ! La royauté aurait donc pour carrosses de son sacre les chariots d'ambulance remplis de nos grenadiers mutilés ! Que sera-ce qu'une restauration accomplie sous de tels auspices ?... Ce n'est là qu'une bien petite partie des idées qui me tourmentaient. Chaque coup de canon me donnait une secousse et doublait le battement de mon cœur. A quelques lieues d'une catastrophe immense, je ne la voyais pas ; je ne pouvais toucher le vaste monument funèbre croissant de minute en minute à Waterloo, comme du rivage de Boulaq, au bord du Nil, j'étendais vainement mes mains vers les Pyramides.

Henri-Irénée Marrou est un historien français du XX^{ème} siècle. Dans son livre intitulé *De la Connaissance historique*, il présente la conception de l'histoire de deux historiens positivistes de la fin du XIX^e siècle, Langlois et Seignobos.

Le positivisme est une doctrine qui prétend que la connaissance en général ne peut devenir exacte, objective et scientifique que si elle s'en tient à la connaissance des faits et ne cherche pas à les interpréter.

Le positivisme croit que cette objectivité est possible pour tous les domaines de la connaissance. Langlois et Seignobos ont voulu illustrer cette possibilité en histoire.

Le fondateur du positivisme est le philosophe français du XIX^e siècle, Auguste Comte, auteur d'un *Discours sur l'esprit positif* et d'un *Cours de philosophie positive*.



« Feuilletons le parfait manuel de l'érudit positiviste, notre vieux compagnon le Langlois et Seignobos : à leurs yeux, l'histoire apparaît comme l'ensemble des "faits" qu'on dégage des documents ; elle existe, latente, mais déjà réelle, dans les documents, dès avant qu'intervienne le labeur de l'historien. Suivons la description des opérations techniques de celui-ci : l'historien trouve les documents puis procède à leur "toilette" (...) : on dépouille le bon grain de la balle et de la paille ; la critique (...) détermine la valeur (des documents) (le témoin a-t-il pu se tromper ? A-t-il voulu nous tromper ?...) ; peu à peu s'accumulent dans nos fiches le pur froment des "faits" : l'historien n'a plus qu'à les rapporter avec exactitude et fidélité, s'effaçant derrière les témoignages reconnus valides (...) Une telle méthodologie n'aboutissait à rien de moins qu'à dégrader l'histoire en érudition, et de fait c'est bien à cela qu'elle a conduit celui de ses théoriciens qui l'a pratiquement prise au sérieux, Langlois qui, à la fin de sa carrière, n'osait plus composer de l'histoire, se contentant d'offrir à ses lecteurs un montage de textes (ô naïveté, comme si le choix des témoignages retenus n'était pas déjà une redoutable intervention de la personnalité de l'auteur, avec ses orientations, ses préjugés, ses limites !). »

Marrou - *De la Connaissance historique*

13 . UNE SUBJECTIVITE INEVITABLE ET ASSUMEE

L'HISTOIRE EST UN RECIT

COLLECTION / RESOLUTION



CREATION / REPRODUCTION

Croire pouvoir évacuer la subjectivité de l'écriture de l'histoire est une erreur sur la nature de l'histoire. Dans la mesure où **tout événement** historique est raconté (par un témoin dans un document ou par l'historien à partir d'un document), il **est toujours dépendant d'une subjectivité**.

En ce sens, **l'histoire est plus une création qu'une reproduction**. L'historien ne peut pas parvenir à la vérité des faits par leur seule **collection**. Son travail s'apparente plutôt à la **résolution d'une énigme** : à partir des documents comme indices, il émet une hypothèse explicative qui en rend compte. Le travail de l'historien est donc un travail d'interprétation et d'explication puisqu'il tente d'expliquer les faits à partir des hypothèses qu'il élabore.

La **subjectivité** de l'historien est ainsi inévitable. En même temps elle **est assumée puisqu'elle est créatrice** : en effet c'est grâce à sa subjectivité qui lui permet de forger des hypothèses que l'historien écrit l'histoire.

La subjectivité de l'historien, quand elle ne tourne pas en parti pris de mauvaise foi (mais alors l'idéologie ou le roman remplacent l'histoire) **n'est pas un défaut mais le moteur de l'écriture de l'histoire**.



« Et voilà de quoi ébranler sans doute une autre doctrine, si souvent enseignée naguère. “L'historien ne saurait choisir les faits. Choisir ? De quel droit ? Au nom de quel principe ? Choisir, la négation de l'œuvre scientifique...” - Mais toute l'histoire est choix.

Elle l'est, du fait même du hasard qui a détruit ici, et là sauvé les vestiges du passé. Elle l'est du fait de l'homme : dès que les documents abondent, il abrège, simplifie, met l'accent sur ceci, passe l'éponge sur cela. Elle l'est du fait, surtout, que l'historien crée ses matériaux ou, si l'on veut, les recrée : l'historien ne va pas rôdant au hasard à travers le passé, comme un chiffonnier en quête de trouvailles, mais part avec, en tête, un dessein précis, un problème à résoudre, une hypothèse de travail à vérifier. Dire : “ce n'est point attitude scientifique”, n'est-ce pas montrer, simplement, que de la science, de ses conditions et de ses méthodes, on ne sait pas grand-chose ? L'historien mettant l'œil à l'oculaire de son microscope, saisirait-il donc d'une prise immédiate des faits bruts ? L'essentiel de son travail consiste à créer, pour ainsi dire, les objets de son observation, à l'aide de techniques souvent fort compliquées. Et puis, ces objets acquis, à “lire” ses coupes et ses préparations. Tâche singulièrement ardue ; car décrire ce qu'on voit, passe encore ; voir ce qu'il faut décrire, voilà le plus difficile.

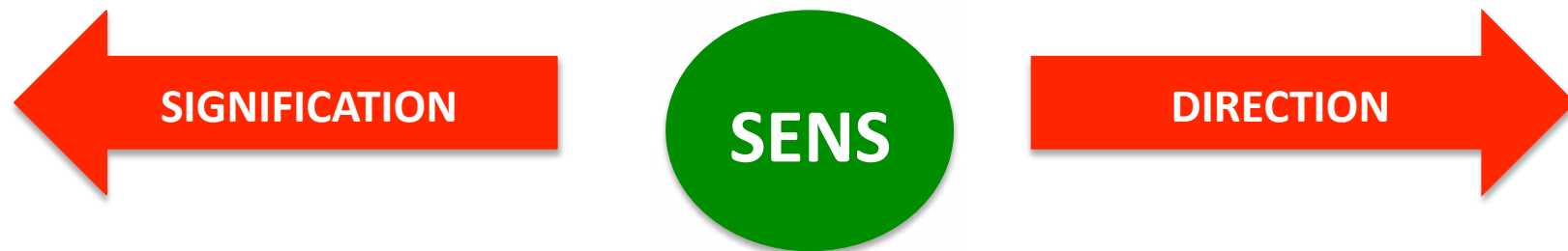
Etablir les faits et puis les mettre en œuvre... Eh oui, mais prenez garde : n'instituez pas ainsi une division du travail néfaste, une hiérarchie dangereuse. N'encouragez pas ceux qui, modestes et défiants en apparence, passifs et moutonniers en réalité, amassent des faits pour rien et puis, bras croisés, attendent éternellement que vienne l'homme capable de les assembler. Tant de pierres dans les champs de l'histoire, taillés par des maçons bénévoles, et puis laissés inutiles sur le terrain ... Si l'architecte surgissait, qu'elles attendent sans illusions - j'ai idée que, fuyant ces plaines jonchées de moellons disparates, il s'en irait construire sur une place libre et nue. Manipulations, inventions, ici les manœuvres, là les constructeurs : non. L'invention doit être partout pour que rien ne soit perdu du labeur humain. Elaborer un fait, c'est construire. Si l'on veut, c'est à une question fournir une réponse. Et s'il n'y a pas de question, il n'y a que du néant. »



2. L'HISTOIRE A-T-ELLE UN SENS ?

1 . ANALYSE DE LA QUESTION ET POSITION DU PROBLEME

Poser la question du sens de l'Histoire, c'est poser la question de sa signification et de sa direction. **Dire que l'Histoire a une signification revient à dire que les actions humaines ne sont pas insensées. Dire que l'Histoire a une direction revient à dire que le cours des actions humaines est orienté : les hommes n'agiraient pas à l'aveugle, mais dans un but précis.**



A première vue, il semble que l'Histoire n'a pas de sens. En effet, le désordre et **l'absurdité** des actions humaines discréditent cette idée. En outre, les hommes sont libres ; ils peuvent donc changer le cours de l'Histoire à tout moment et même décider de suivre l'insensé.

LIBERTE / PREVISIBILITE

Mais par-delà cette liberté, on constate que certaines actions humaines sont **prévisibles** comme l'indiquent les statistiques. Cela signifie-t-il que les hommes croient agir librement alors qu'en réalité leurs actions ont un sens qui leur échappe ?



« Considérons les hommes tendant à réaliser leurs aspirations : ils ne suivent pas simplement leurs instincts comme les animaux ; ils n'agissent pas non plus cependant comme des citoyens raisonnables du monde selon un plan déterminé dans ses grandes lignes. Aussi une histoire ordonnée (comme par exemple celle des abeilles ou des castors) ne semble pas possible en ce qui les concerne. On ne peut se défendre d'une certaine humeur, quand on regarde la présentation de leurs faits et gestes sur la grande scène du monde, et quand, de-ci de-là, à côté de quelques manifestations de sagesse pour des actes individuels, on ne voit en fin de compte dans l'ensemble qu'un tissu de folie, de vanité puérile, souvent aussi de méchanceté puérile et de soif de destruction. Si bien que, à la fin, on ne sait plus quel concept on doit se faire de notre espèce si infatuée de sa supériorité. »

Kant - Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique

« (...) les mariages, les naissances qui en résultent et la mort, semblent, en raison de l'énorme influence que la volonté libre des hommes a sur eux, n'être soumis à aucune règle qui permette d'en déterminer le nombre à l'avance par un calcul ; et cependant les statistiques annuelles qu'on dresse dans de grands pays mettent en évidence qu'ils se produisent tout aussi bien selon les lois constantes de la nature que les incessantes variations atmosphériques, dont aucune à part ne peut se déterminer à l'avance mais qui dans leur ensemble ne manquent pas d'assurer la croissance des plantes, le cours des fleuves, et toutes les autres formations de la nature, selon une marche uniforme et ininterrompue. »

Kant - Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique

22 . L'HISTOIRE A-T-ELLE UN SENS CACHE ?

Hegel affirme que les hommes sont les instruments d'une force qui les dépasse et qui agit par eux et malgré leurs volontés : les hommes n'ont que l'illusion de la liberté.



« C'est leur bien propre que peuples et individus cherchent et obtiennent dans leur agissante vitalité, mais en même temps ils sont les moyens et les instruments d'une chose plus élevée, plus vaste qu'ils ignorent et accomplissent inconsciemment. (...) La Raison gouverne le monde et par conséquent gouverne et a gouverné l'histoire universelle. Par rapport à cette Raison universelle et substantielle, tout le reste est subordonné et lui sert d'instrument et de moyen. (...) Il résulte des actions des hommes, quelque chose d'autre que ce qu'ils ont projeté et atteint, que ce qu'ils savent et veulent immédiatement. Ils réalisent leurs intérêts, mais il se produit en même temps quelque autre chose qui y est cachée, dont leur conscience ne se rendait pas compte et qui n'entrait pas dans leurs vues. »

Hegel - *La Raison dans l'Histoire*

HISTOIRE / NATURE



Mais cette hypothèse s'appuie sur une **confusion, celle de l'Histoire et de la nature**. Si je suis libre, je ne suis poussé par rien d'autre que ma volonté. Si je suis déterminé, il y a toujours quelque chose qui me pousse à agir. **L'hypothèse d'un sens caché de l'Histoire revient donc à dire qu'il n'y a pas d'Histoire** puisqu'il n'y a rien d'autre que la nature et ses lois intangibles.

HISTOIRE / DESTIN



En outre, cette hypothèse a des conséquences ruineuses : **si l'homme est un instrument passif, il n'est pas libre**. Or, dans la mesure où sa liberté est ce qui le caractérise parmi tous les êtres, il doit abdiquer son humanité en renonçant à cette spécificité. De plus, selon cette hypothèse, **rien n'est imputable à l'agent historique** : les hommes ne sont responsables de rien. En plus de l'humanité, c'est la moralité qui est ruinée.

DIRECTION / SIGNIFICATION

Si l'Histoire a un sens (direction), elle n'a plus de sens (signification). Autrement dit, la réponse affirmative à la question supprime la question elle-même.

23 . L'HISTOIRE A LE SENS QUE LES HOMMES LUI DONNENT

« Et certainement les hommes ne mesurent pas la portée réelle de ce qu'ils font (...) Mais si l'Histoire m'échappe, cela ne vient pas de ce que je ne la fais pas : cela vient de ce que l'autre la fait aussi. (...) Ainsi l'homme fait l'Histoire (...) en ce sens l'Histoire (est) l'œuvre propre de toute l'activité de tous les hommes. »

Sartre - Critique de la raison dialectique

« Vouloir que l'Histoire ait un sens, c'est inviter l'homme à maîtriser sa nature et à rendre conforme à la raison l'ordre de la vie en commun. Prétendre connaître à l'avance le sens ultime et les voies du salut, c'est substituer des mythologies historiques au progrès ingrat du savoir et de l'action. L'homme aliène son humanité et s'il renonce à chercher et s'il s' imagine avoir dit le dernier mot. »

*Raymond Aron
Dimensions de la conscience historique*

Si l'on veut maintenir le concept d'Histoire, il faut poser que les hommes sont des agents libres qui forgent l'Histoire et décident du sens qu'ils lui donnent. Autrement dit, il n'y a pas de sens caché de l'Histoire.

Mais cela ne signifie pas que les hommes agissent sans but et de manière insensée.

Toute action humaine est le fruit d'un projet : les actions humaines ont un sens, celui que les hommes lui donnent. Ce sont les hommes qui décident du sens de l'Histoire. Les hommes ne sont pas les instruments d'une force qui les dépasse mais sont des agents libres, créateurs de leur Histoire.

Par conséquent, il n'y a pas de destin en Histoire : l'Histoire est le résultat d'une libre création et l'homme est responsable du sens qu'il lui donne.



1. Comment écrit-on l'histoire ?

11. Spécificité et problèmes de la
connaissance historique

12. Une histoire objective est-elle possible ?

13. Une subjectivité inévitable et assumée

PLAN

2. L'Histoire a-t-elle un sens ?

21. Analyse de la question
et position du problème

22. L'Histoire a-t-elle un sens caché ?

23. L'Histoire a le sens que les hommes
lui donnent



1. Egyptisk konung. 2. Egyptisk drottning. 3. Assyrier (1400 f Kr.). 4. Grek i himation.



5. Grekinna från Tanagra. 6. Romare (toga praetexta). 7. Romarinna. 8. Bysantinsk kejsare (10:e årh.). 9. Bysant. kejsarinna.



10. Frankisk ädling (9:e årh.). 11. Fransk riddare (13:e årh.). 12. Riddare (13:e årh.). 13. Riddare och drottning (14:e årh.). 14. Flandrisk dam (15:e årh.).